

A Madame Marie de Tennekampf

Très respectueux hommage
de l'auteur

Savant.

21. 3. 39

Une Ambassade Persane
à Saint-Pétersbourg en 1829

REVUE D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE GÉNÉRALE ET D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ : 11, Boulevard de la Madeleine, PARIS (1^{er})

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE

PARIS 1938

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein

1969

JEAN SAVANT

Une Ambassade Persane à Saint-Pétersbourg en 1829

(Extrait de la *Revue d'Histoire Diplomatique* Avril-Juin 1938)

PARIS
LIBRAIRIE R. PELLERIN

67 - 69 Boulevard de Picpus (XII^e)

1938

Une Ambassade Persane à Saint-Pétersbourg en 1829

Le 30 janvier 1829 (1), Téhéran fut le théâtre d'un événement tragique. Une foule de cent mille personnes se rua sur l'ambassade de Russie et, après une lutte sauvage, assassina la mission. L'ambassadeur lui-même, A. S. Griboïédow, qui s'était mis en grande tenue pour tenter d'en imposer à la populace, fut massacré, dépouillé de ses décorations et jeté par une fenêtre. Loin d'être l'innocente victime de cette émeute, il convient de dire que, pour un peu au moins, il en était responsable. Envoyé en Perse à la suite du traité de Tourkmanchaï, ce diplomate et célèbre écrivain se montra sous un jour indésirable. Son excessive fierté, son insolence, sa « méconnaissance des bases religieuses et sociales de la société persane », son attitude parfois déplacée devant le Schah de Perse, indisposèrent les grands et le peuple à son égard. Ce fut pire quand il se mêla imprudemment d'affaires intimes de la maison régnante en donnant asile, à l'ambassade, à un eunuque nommé Iakoub, qui avait occupé d'importantes fonctions et désirait passer en Russie avec deux Arméniennes échappées du harem du beau-frère du Schah. Le souverain, les autorités, la voix grondante du peuple réclamèrent Iakoub à l'ambassadeur, Iakoub accusé d'avoir fui en emportant une fortune et des biens volés dans les palais. Alexandre Serguïéewitch Griboïédow refusa violemment de donner satisfaction au monarque, persista dans son attitude inqualifiable, et finalement, sa maladroite politique lui valut la fin horrible que nous venons de dire.

Tout de même, on avait massacré un ambassadeur, et dans

(1) Toutes les dates indiquées ici, le sont d'après le style russe.

toute autre circonstance, la Russie, assure-t-on, aurait fait payer cher « une telle sauvagerie », ses armées seraient entrées en lice... Mais à l'époque, cette puissance se trouvait en guerre avec la Turquie et, pour l'honneur de son empire, le souverain russe jugea suffisant de recevoir de formelles excuses que porterait au pied de son trône un des princes de la maison régnante de Perse. Le Schah Feth-Ali « se soumit avec empressement à cette exigence » et on constitua l'ambassade extraordinaire qui devait lui donner satisfaction.

Le prince Abbas-Mirza, fils et successeur désigné du Schah, parut un moment devoir se mettre à sa tête, mais la cour persane prétexta la nécessité de sa présence à Tabriz où la situation était assez troublée, et le choix se reporta sur le fils aîné de l'héritier de la couronne, Mamed-Mirza. Les manœuvres de l'ambassadeur d'Angleterre, on ne sait pour quelles raisons, s'opposèrent à cette désignation et la nomination n'eut pas lieu. Toutefois, si la Russie ne put recevoir les excuses exigées du fils ou du premier petit-fils du souverain de Perse, elle ne perdit guère au change, car, finalement, ce fut le prince Khozrew-Mirza qui fut désigné.

Khozrew-Mirza était le petit-fils préféré du Schah, et le septième fils d'Abbas-Mirza qui avait en tout vingt-six fils et vingt-deux filles. Ce jeune homme de seize ans, « le plus sympathique de tous les princes persans, sous tous les rapports », portait le titre de Secrétaire d'Etat aux Relations Extérieures. Il sut se faire aimer en Russie partout où il passa et y laissa de vifs regrets. D'autre part, il s'acquitta de sa délicate mission avec beaucoup de tact et, comme on le verra, d'habileté. Parti de Téhéran avec une suite de cent quarante personnes, le prince fut reçu à la frontière par le général prince Abkhazow, qui l'accompagna, par Elisabethpol, jusqu'à Tiflis. Le difficile voyage s'était effectué soit à cheval, soit par voie fluviale, la nature du terrain interdisant tout autre moyen de locomotion. Pour se transporter, l'ambassade avait pris trois cents chevaux et barques. Khozrew-Mirza arriva le 30 avril à Elisabethpol. On ignore la date précise de son arrivée à Tiflis, mais sitôt dans cette ville, il se présenta au général Paskéwitch, commandant en chef. Immédiatement celui-ci désigna, parmi ses seconds, le général

de Rennenkampf pour conduire la pittoresque ambassade à Saint-Pétersbourg, la gouverner et assister le prince royal.

C'est un figure très attachante que celle du général Pawel Iakowléwitch de Rennenkampf. Pawel-André Iakowléwitch (1), Seigneur de Rennenkampf, né le 7 mars 1790, au château d'Helmet en Livonie, de Iakow-Iohann Iakowléwitch, Seigneur de Rennenkampf et châtelain d'Helmet et autres lieux, et d'Elisabeth-Dorothée Carlowna d'Anrep, était issu d'une race de vieille noblesse et remarquable par les serviteurs qu'elle a donnés à l'Empire de Russie. N'était que quelques-uns de ceux-ci furent d'éminents juristes ou de remarquables administrateurs, on pourrait la nommer race de soldats. Qu'on en juge. Le père de Pawel Iakowléwitch, Iakow Iakowléwitch (1753-1794), avant d'être maréchal de cercle, a obtenu le grade de major dans l'armée; son grand-père Iakow-Gustave Ghéorghéwitch (1716-1791), fut préfet d'Esthonie, mais ses deux oncles Georges-Gustave Iakowléwitch (1752-1809) et Pierre-Reinhold Iakowléwitch (1763-1802) ont été des hommes de guerre, de même que ses grands-oncles Carl-Georges (1715-1752), Iohann-Diédrich (1719-1783), celui-là qui s'est distingué contre Frédéric II pendant la guerre de Sept-Ans, Christer-Reinhold (1722-1786), Pierre (1723-1778) et François Guillaume (1725-1772), et comme aussi, sans parler de ses deux frères, dont il sera fait mention plus loin, ses cousins et peits-cousins : Carl-Gustave (1742-1794), Alexandre (1751-1812), Hans-Georges (1782-1842), Pawel-Ludwig-Iohann (1789-1869), Pawel-Iakow-Iohann (1795-1853), Gustave-Magnus (1786-1854) un héros de Leipzig et de Craonne, André-Pierre (1788-1842), Carl-Frédéric (1788-1848), vice-directeur de l'Académie Impériale de Guerre.

Pawel Iakowléwitch perdit son père très jeune; pour assurer son éducation, celle de ses frères et l'administration des quatre-vingt domaines que Iakow Iakowléwitch avait laissés, Elisabeth Carlowna se remaria, le 14 décembre 1796, avec Maurice-Frédéric de Gersdorff, châtelain de Korküll et préfet de Livonie. Soldats, écrivains, savants, voyageurs, artistes, les deux aînés de Pawel

(1) Pawel Iakowléwitch, comme on le sait, veut dire: Pawel fils de Iakow.

Iakowléwitch firent honneur à leur sang; le premier, Alexandre (1783-1854) qui fut major et prit part aux campagnes de 1812, 1813 et 1814, était l'ami du grand-duc d'Oldenbourg, proche parent de l'empereur de Russie, et il termina sa vie auprès de lui, grand-dignitaire de sa cour, en relations intimes, durant son existence, avec Goethe, Guillaume, Alexandre et Caroline de Humboldt, le grand sculpteur Rauch, le peintre Guillaume Tischbein (1), Théodore de Bernhardt, Joukowski (2), etc.; le second Gustave (1784-1869), réformé après la bataille d'Eylau avec le grade de colonel, fut un ardent partisan, dès 1818, de la libération des serfs, le collaborateur du savant Mädler, un financier considérable, etc...

Pawel Iakowléwitch était digne de ses frères par la même noblesse d'esprit, la même dignité, le même grand caractère. Il fut un des généraux les plus instruits de son époque, mais ne vint pas directement à la carrière des armes. Il appartenait au département des Domaines de la Couronne quand, en 1812, l'approche de la « guerre patriotique » l'engagea à se ranger sous les drapeaux de la Garde Impériale. Sa brillante conduite à Borodino (La Moskowa) lui valut d'être nommé enseigne de la Suite de S. M. I., dans la section du Quartier-Maitre, autrement dit l'Etat-Major Général. Il se distingua au siège et à la reddition de la forteresse de Thorn, à Königswarth, à Bautzen, à Dresde, à Kulm, à Leipzig en 1813; à Vérone, à Villafranca en 1814, et fit la campagne de 1815. En 1817, choisi pour accompagner, en Perse, la fastueuse ambassade du général Ermolow, il en écrivit la relation officielle.

Promu colonel en 1824, il gagna ses épaulettes de général dans la guerre de Perse (1827-1828) où il participa à la prise d'Abbas-Abada. Dans la campagne suivante, contre les Turcs (1828-1829), il prit part à la conquête d'Akhalsiké — ce qui lui valut de recevoir un sabre d'or avec ces mots gravés sur la lame : « Pour sa bravoure » — et entra le premier dans la forteresse de Kars. Cependant, il ne fit pas toute la campagne, car à la suite

(1) 1751-1829, auteur des fameuses Idylles que Goethe chanta grâce à Alexandre de Reinkenampf.

(2) On sait qu'il fut le précepteur et l'ami de l'empereur Alexandre II et qu'il l'incita à abolir le servage en Russie. On sait également que ce grand poète traduisit en vers russes l'Iliade et l'Odyssée.

du traité de Tourkmantchaï, qui avait mis fin aux hostilités entre la Russie et la Perse, Paskéwitch qui avait « entièrement confiance dans ses capacités, son activité, son bon sens et ses connaissances » le désigna comme Commissaire chargé d'établir les frontières entre les deux Etats et de faire observer les clauses du traité. Cette mission fut plusieurs fois interrompue, mais finalement menée à bien : « Nous avons maintenant une bonne et solide frontière », écrivait en décembre 1830 le conseiller d'Etat A. I. Boulgakow. Son œuvre lui avait valu, dès 1829, d'être élevé à la dignité de Général de la Suite de S. M. I.

En choisissant le général de Rennenkampf pour accompagner en Russie le prince Khrozrew-Mirza, le commandant en chef avait donc désigné un connaisseur des affaires persanes et un habitué des Persans. Non seulement le général était personnellement connu du Schah, qui lui avait accordé des faveurs en 1817, mais il avait, durant ce premier contact, eu le temps de les apprécier, de participer à des chasses, des fêtes, de se mêler un peu à la vie du souverain. Il avait été l'adversaire des généraux persans en 1827-1828; à la suite de cette guerre, il avait dû entrer en rapports avec les autorités persanes pour la désignation des frontières; de plus, les petites intrigues du palais royal lui étaient connues. Par exemple, il racontait au général Suchtelen que le prince Abbas-Mirza était parti à la chasse, dans le seul but d'éviter la visite de trois femmes du Schah et de s'abstenir, par la même occasion, de les combler, selon l'usage, de riches cadeaux. Au chambellan Boulgakow, il expliquait les rivalités entre Abbas-Mirza et son frère, qui accablait le Schah de présents, s'élevait dans sa faveur au détriment d'Abbas-Mirza, lequel devait, pour reconquérir son prestige, aux vœux de son père et souverain, « rouer son gentil frère ».

Enfin le général de Rennenkampf avait été lié d'amitié avec A. S. Griboïédow. Ce dernier avait dû faire appel à ce sentiment pour obliger le Commissaire Impérial à se montrer moins intransigeant, alors que Rennenkampf n'avait qu'une pensée : donner à la Russie les plus avantageuses frontières.

L'ambassade séjourna quelque temps à Tiflis. Sous la conduite du général russe, elle en visita tous les établissements : la section des plans du quartier-maitre de l'Etat-major, où on

lui fit voir des plans levés dans le Caucase par ce même général de Rennenkampf, « attira particulièrement son attention ». Le 19 mai, Khozrew-Mirza avait assisté au bal donné en son honneur par le gouverneur militaire, bal qu'un grand feu d'artifice avait précédé, et le 21, devant son hôtel, eut lieu une grande parade, « qui parut lui faire le plus grand plaisir ». Le 23, à 18 heures, l'ambassade quitta Tiflis pour Wladikawkaz où elle arriva le 29 mai; elle devait en repartir le 2 juin.

Le général de Rennenkampf avait sur les bras une désagréable besogne, qui s'augmentait de soucis continuels et d'aventures, comme sur le chemin de Wladikawkaz, où l'ambassade se trouva soudain en présence d'un groupe de guerriers montagnards. Il fallut toute l'autorité du général pour empêcher les Persans pris de panique, désemparés, de fuir de tous côtés, pour ramener le calme et éloigner l'ennemi.

La suite d'honneur du prince royal comprenait quatorze personnes, dont les principales étaient Megmed-Khan, émir Nizam ou chef des troupes régulières; Mirza-Massoud, premier drogman; Mirza-Salekh, deuxième drogman ayant les prérogatives d'un khan, et Mirza-Baba, médecin de Khozrew-Mirza. Megmed-Khan, « de famille illustre, jouissant de l'estime générale, plus franc que les autres Persans », était très attaché à Abbas-Mirza et comprenait la nécessité d'une union entre la Perse et la Russie. Mirza-Massoud, « plus instruit que les autres, causant assez librement le français et croyant volontiers aux flatteries », jouissait de la confiance du premier. Mirza-Salekh était, paraît-il, « un coquin, mais un homme utile par suite de l'inconstance d'Abbas-Mirza, ayant parfois de l'influence sur lui ». Quant à Mirza-Baba, il avait étudié en Angleterre, et l'on considérait, en Russie, qu'il n'avait été adjoint à l'ambassade que pour servir d'agent de renseignements aux Anglais. Toutes ces personnes jouissaient du titre de *haute dignité*, mais auprès de Khozrew-Mirza, aucune d'entre elles ne pouvait s'asseoir, ni manger, ni boire. Les autres membres de la suite d'honneur n'avaient pas même le droit de suivre leur prince en présence du souverain.

La suite personnelle du général de Rennenkampf se composait de l'interprète Schaumbourg, de deux officiers ses aides de camp, deux courriers de cabinet, deux cosaques et cinq domestiques.

De Wladikawkaz, une insignifiante partie de la suite de Khozrew-Mirza revint à Tiflis, « ce qui fut surtout agréable au général de Rennenkampf, car cela diminuait le nombre de ses démarches, ennuis et soucis, inévitables avec une mission aussi nombreuse, et surtout composée de Persans, éternellement mécontents et d'une ténacité sans limite dans leurs exigences ». Peu après le départ de Wladikawkaz, « Khozrew-Mirza assurait le général de Rennenkampf de sa reconnaissance », parce qu'il avait obligé l'émir Nizam — qui refusait de partir — à quitter la ville et à suivre l'ambassade. Les plus désagréables étaient Mirza-Salekh et Mirza-Massoud. Tantôt leur mécontentement prenait pour prétexte la trop grande rapidité, à leur gré, que le général imprimait au voyage; tantôt ils se plaignaient de l'insuffisance des vivres, tantôt le mécontentement se portait sur l'incommodité des locaux. Le général de Rennenkampf pouvait tout essayer : « les prévenances les plus choisies, les plus raffinées ne trouvaient pas grâce devant l'ergotisme ingénieux des fils du prospère Iran ». Il importe de dire que Khozrew-Mirza lui-même n'affichait aucune prétention et, pour adoucir la mission du général russe, ne manquait jamais une occasion pour lui exprimer, en tête à tête, sa sincère gratitude.

A partir de Wladikawkaz, l'ambassade escortée d'une centaine de cosaques voyagea dans douze calèches et vingt autres voitures, se dirigeant par Stavropol, Nowotcherkassk et Woronèje, sur Moscou où une brillante réception l'attendait. La vieille capitale se préparait fiévreusement à recevoir le prince royal. Le 24 juin, le chambellan Alexandre Iakowléwitch Boulgakow, conseiller d'Etat, écrivait qu'il avait été désigné, par Ordre Suprême, pour assister le prince Youssoupow « afin de recevoir et traiter convenablement l'ambassadeur de Perse, Khozrew-Mirza, qui se rend par Moscou à Saint-Pétersbourg; je devrai, ajoutait-il, me trouver auprès de sa personne durant son séjour ici... Il faudra penser à la maison, à la table, aux voitures, au cérémonial de l'arrivée, comment et par quelles choses le distraire. Nous enverrons quelqu'un chez le général de Rennenkampf, qui accompagne le prince, et nous lui demanderons divers renseignements et éclaircissements... »

Le 14 juillet, M. Boulgakow se rendit à Kolomenskoïé, à dix

verstes de Moscou, pour recevoir Khozrew-Mirza qui, en raison de la pluie qui tombait sans discontinuer depuis la veille et avait fort endommagé les chemins, ne put y arriver qu'à midi. Le conseiller d'Etat, qui avait réglé le cérémonial avec le général de Rennenkampf, salua le prince par un bref discours; la garde lui rendit les honneurs militaires; puis après quelque repos, Khozrew-Mirza donna à dîner au général de Rennenkampf, à Youssoupow et à Boulgakow, « causant longtemps, gaiement et avec beaucoup de plaisir avec ses convives ». Sitôt après, l'ambassade se remit en marche et gagna Moscou où elle arriva à 18 h. 30. Son Altesse avait pris place dans un carrosse spécialement envoyé de la capitale, attelé de huit chevaux et escorté de cavalerie. A son arrivée à la barrière de Moscou, le prince fut salué par une salve d'artillerie, la garde lui rendit les honneurs dus à son rang et le grand-maitre de la police, qui était venu au-devant de lui à cheval, s'approcha du carrosse, félicita l'hôte princier de son heureuse arrivée et lui présenta un rapport d'honneur. Khozrew-Mirza et sa suite montèrent alors dans les voitures d'apparat préparées à cet effet, et le cortège se mit en marche dans cet ordre :

Un maître de police avec des cavaliers d'ordonnance ouvrait la marche, suivi de vingt-quatre grenadiers marchant en haie des deux côtés de la rue, commandés par un officier, et d'un peloton de gendarmes, sabre au clair, puis d'une compagnie de grenadiers, musique en tête. Venaient ensuite : quatre écuyers et six palefreniers de la Cour, à cheval; huit chevaux de parade couverts de caparaçons, menés par des palefreniers de la Cour; le cheval de selle du prince, superbement harnaché et mené par deux autres palefreniers de la Cour; une voiture pour les aides de camp du général de Rennenkampf; quatre calèches et une voiture découverte pour les personnages inférieurs de la suite du prince; quatre voitures découvertes à six chevaux pour les hauts personnages de la même suite; puis celle du général de Rennenkampf, accompagné de MM. Boulgakow et Schaumbourg. Un peloton de gendarmes, huit laquais de la Cour marchant par quatre de chaque côté, et dans cet encadrement, Son Altesse, qui avait pris place dans un somptueux carrosse, aux huit vitres éclatantes, à quatre places, attelé de six chevaux, chaque cheval

tenu par un valet de Cour. D'un côté du carrosse, on remarquait le grand-maitre et le préfet de police avec une escorte de cosaques, de l'autre le chef d'un escadron de gendarmes, deux de ses hommes et un aide de camp du gouverneur général. Un peloton de gendarmes et un commando de cosaques — soixante hommes — fermaient le défilé. Enfin, des troupes placées à la porte de Serpoukhow et dans la rue Twerskaïa, en face de l'Hôtel du gouverneur général, rendirent les honneurs au prince, qui fut salué par une seconde salve d'artillerie, à son passage sur le pont de pierre.

Arrivé à la hauteur de l'hôtel du gouverneur général Galitzine, alors indisposé, Khozrew-Mirza fit arrêter sa voiture et pria M. Schaumbourg de « demander de sa part des nouvelles de la santé du prince Galitzine et de lui témoigner le désir qu'il avait de faire sa connaissance le plus tôt possible ». M. Schaumbourg revint annoncer à Son Altesse que le gouverneur général allait venir lui-même, et peu de temps après on vit ce dernier se rendre auprès de la voiture du prince « pour l'empêcher d'en descendre et lui exprimer de vive voix combien il était sensible à l'attention qu'il voulait bien lui témoigner. »

Peu après, Khozrew-Mirza pénétra dans le palais qu'on lui avait destiné. Dans la cour, il s'arrêta devant la garde d'honneur et le drapeau, les salua, écouta le rapport du commandant de la place de Moscou et, descendant de sa voiture, alla jusqu'au peron en marchant sur un grand tapis de drap rouge qu'on venait d'étendre sous ses pieds. En haut des marches, il fut reçu par le gouverneur Youssoupow et les membres de la régence du gouvernement. Après quoi, toujours accompagné du général de Rennenkampf, de sa suite, de M. Boulgakow, du gouverneur, du commandant de la place et du grand-maitre de la police, il monta dans les appartements, à l'entrée desquels l'attendaient les principaux marchands de la ville, qui eurent l'honneur de lui présenter, selon la coutume russe, du pain, du sel, des fruits et des fleurs. Les maréchaux de la noblesse du gouvernement de Moscou et de ses districts complimentèrent aussi le prince royal dans la salle précédant le grand salon de réception. Toutes ces personnes « reçurent de lui l'accueil le plus gracieux ».

Peu après arriva le gouverneur général, officiellement cette

fois. Khozrew-Mirza « alla au-devant de lui, lui prit la main, la tint amicalement serrée dans la sienne, en causant ainsi debout pendant un quart d'heure, s'entretenant de la satisfaction qu'il éprouvait de voir la bonne harmonie si solidement établie entre les souverains des deux pays ». Puis il conduisit son visiteur dans son cabinet, le fit asseoir auprès de lui sur un sofa et parla longuement encore.

Le lendemain eut lieu une grande réception chez l'ambassadeur extraordinaire. On remarqua ses « paroles fort obligeantes » pour plusieurs personnes de distinction. Le soir même un dîner de cent couverts réunit la même société chez le gouverneur général. Des toasts furent portés, au son des fanfares, à la santé du Schah, du prince Abbas-Mirza et de toute la maison souveraine de Perse, de LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie et de leur auguste famille. Khozrew-Mirza répondit à chacun d'eux en buvant de l'hydromel, et avant de se lever de table, prenant le gouverneur général et la princesse Galitzine par la main, il les pria de rester assis encore un instant, « voulant boire à la santé du maître et de la maîtresse de maison. »

Les jours suivants, le prince visita Moscou et ses merveilles. Au Trésor Impérial, dit des anciennes armures (oroujénaïa palata), on lui montra notamment les habits de matelot que Pierre-le-Grand avait portés à Saardam, en apprenant le métier de charpentier.

Il les contempla longuement et avec admiration. Quelqu'un de sa suite s'étant permis de rire en entendant dire que ce costume grossier avait appartenu à un empereur de Russie, Khozrew-Mirza le regarda d'un air sévère et répliqua vertement : « Si Pierre n'avait pas porté cet habit, la Russie n'aurait pas de marine et ne serait pas ce qu'elle est. »

Le soir même, il se rendit au théâtre; c'était chez lui une passion. La salle « très bien illuminée et remplie de spectateurs le frappa vivement par la grandeur de ses dimensions; le ballet parut lui plaire particulièrement ». Les jours suivants, il vit le palais des anciens tzars, le trésor de la cathédrale, le clocher d'Iwan Vélikî, « ainsi que les autres objets remarquables que contient le Kremlin », et notamment « glorieux trophées de la campagne de 1812 », les canons enlevés aux Français. Il assista

à des parades, aux exercices militaires, visita l'Université, examinant ses collections avec la plus vive curiosité, inscrivant son nom, en caractères latins, sur le livre destiné à recevoir ceux des personnes de distinction qui visitent cet Institut. Certain soir, on donna en son honneur une magnifique illumination, devant une foule immense. Il y eut ensuite réception, les dames assises vis-à-vis du prince, le gouverneur général, le général de Rennenkampf, le prince Youssoupow, M. Boulgakow l'entourant, une musique de cors russes placée sous les fenêtres et plusieurs fanfares militaires disposées sur différents points. La fête dura deux heures, que Khozrew-Mirza passa gaiement et toujours causant, toujours aimable.

« Il est de taille moyenne, mais très bien prise; il a de fort beaux yeux et un sourire agréable, beaucoup de dignité dans le maintien et une grande vivacité dans la conversation. Il se montre en général extrêmement affable avec toutes les personnes qui l'approchent ». C'est l'opinion qu'on avait de ce prince persan, peu de jours après son arrivée à Moscou. Mais s'il avait séduit la société, c'est surtout par un geste qui vaut d'être rapporté. Presque immédiatement après son entrée dans la ville sainte, il se souvint, avant tout, de l'infortunée mère d'Alexandre Serguïéewitch Griboïédow. Cachant son intention, sans avis préalable, il se rendit chez madame Griboïédow, qui le reçut en fondant en larmes. Le jeune prince trouva dans son cœur les paroles de consolation qu'il fallait, s'exprimant en termes émus, disant combien il partageait sincèrement sa douleur, et non seulement lui, mais son père et son grand-père. Sa compassion et cette émouvante entrevue coururent Moscou aussitôt : d'où sa popularité et l'estime en sa faveur.

Cependant, à Saint-Petersbourg, on estimait que le séjour du prince royal à Moscou durait par trop. Le 22 juillet, le général de Rennenkampf recevait l'ordre d'envoyer de suite l'ambassade dans la capitale. Le 29 juillet, l'ambassade arriva à Tzarskoïé-Sélo. Le gouverneur de Moscou « voulait retenir Khozrew-Mirza encore une semaine », écrit le chambellan Boulgakow à cette date, « mais Rennenkampf insista pour partir au plus vite... »

Ce dernier, de même qu'il avait apporté ses lumières aux autorités de Moscou, entra en correspondance avec le général

Suchtelen, qui avait été désigné pour venir au-devant de l'ambassade, à Nowgorod. On adjoignit, à Saint-Petersbourg, un grand concours de fonctionnaires et de domestiques de palais à la mission persane; quatre interprètes, deux courriers de cabinet, autant de sous-officiers cosaques et un secrétaire se trouvaient continuellement près de la suite de l'ambassade. Pour le service dans les appartements on nomma plus de quatre-vingts domestiques de toutes catégories; pour celui des écuries, il y eut plus de soixante personnes; au total, cent cinquante à cent soixante personnes.

Au palais de la Tauride, qui devait recevoir les Persans peu habitués aux meubles européens, on aménagea une multitude de tapis et de divans avec des coussins. Comme, selon les règles de leur religion, l'ambassadeur et sa suite ne pouvaient manger les mets préparés par la main d'un cuisinier étranger, et comme le seul cuisinier persan amené par Khozrew-Mirza ne pouvait suffire à la besogne, on rechercha quelques cuisiniers tartares d'une secte toute particulière, bien que plusieurs des Persans mangeassent volontiers des plats européens. On projeta de répartir les tables dans l'ordre suivant : à la première devait s'asseoir Khozrew-Mirza; à la deuxième, Megmed-Khan, Mirza-Massoud, Mirza-Salekh, Mirza-Baba, Mirza-Taghy et Hussein-Ali-Bek, précepteur du prince; à la troisième, les Français Semignot et Magnagot, anciens soldats qui enseignaient leur langue à Khozrew-Mirza, et MM. Schaumbourg, Wizirew, Kaschperow et Karaglanow; à la quatrième, Mirza-Baghira, Mirza-Djafar, Fasil-Khan, Mirza-Moustapha, Ali-Aschref-Bek, Djafar-Bek, Naourouz-Bek et Mirza-Aghi-Mouschref; à la cinquième table les autres personnes de la suite, et à la sixième les courriers de cabinet.

Mais le général de Rennenkampf, consulté, écrivit que « durant le dîner du prince, un ou deux interprètes devront être présents, mais ils ne mangeront pas. Il faudra leur réserver une table à part. MM. Semignot et Magnagot devront être placés à la seconde table, afin d'éviter les maladresses de leur conduite ». Le général de Rennenkampf donnait encore beaucoup de conseils sur la façon de traiter l'ambassade, qu'il accompagna le premier août à Péterhof, où le vice-chancelier d'Empire, Nesselrode, donna à goûter au prince Khozrew-Mirza dans le palais du jardin anglais.

Peu après, dans les équipages de la cour, « en traversant les plus belles parties des jardins de Péterhof », le général le conduisit à Monplaisir, où il passa deux jours. Après quoi, il fit son entrée par eau à Saint-Petersbourg.

L'ambassadeur princier arriva le soir du 4 août, vers 20 heures, au palais de la Tauride, préparé, comme nous l'avons dit, pour sa réception. Quatre escadrons du régiment des chevaliers-gardes, un bataillon de celui de Semenowsky et un bataillon des grenadiers de Pawlowsky lui avaient rendu les honneurs militaires sur son passage et dans la cour. Il fut reçu, à l'entrée des appartements, par le grand-maréchal de la Cour, M. Naryschkine; puis le gouverneur général de Saint-Petersbourg vint le féliciter de son heureuse arrivée dans la capitale.

Khozrew-Mirza ne tarda pas à être reçu par l'empereur. L'audience de réception officielle de l'ambassade eut lieu, selon un splendide cérémonial, le samedi 10 juillet, à onze heures, au palais d'Hiver.

Ce jour-là, la garde habituelle fut augmentée de trois bataillons; sur le grand escalier d'apparat, dans les antichambres et dans les salles étaient alignés quatre escadrons de chevaliers-gardes et de cavalerie de la Garde Impériale. Même spectacle dans la salle des Cosaques, celle des Arabesques, la salle Blanche et la galerie des Portraits. Dans la salle du trône et celle de Saint-Georges, des grenadiers étaient alignés. A 10 heures, le général comte Suchtelen se rendit au palais de la Tauride pour y prendre le prince et le conduire au palais d'Hiver. Nicolas I^{er} se tenait debout devant son trône, entouré de la famille impériale, du vice-chancelier d'Empire, des membres du Conseil d'Empire, des sénateurs, du corps des officiers généraux, des officiers supérieurs et subalternes de la Garde Impériale. A droite avaient pris place l'état-major de l'armée et celui de la marine; à gauche, le Corps diplomatique, les dames et les grands-dignitaires civils. Les officiers supérieurs et subalternes, et tous ceux qui avaient accès à la cour, se réunirent dans les salles précédentes.

Le prince Khozrew-Mirza devait faire trois révérences, comme l'indiquait le cérémonial : la première, à l'entrée de la salle du Trône; la seconde, au milieu de cette salle — et là devait

s'arrêter sa suite —; enfin, la troisième, à quelques pas du souverain russe.

Introduit dans la salle de Saint-Georges par le grand-chambellan, précédé du grand-maitre des cérémonies, l'ambassadeur se trouva, après l'avoir traversée, à l'entrée de la salle du Trône, observa le cérémonial et fut bientôt devant l'autocrate, auquel il s'adressa en ces termes :

« Très puissant Empereur,

« Le repos et le bien-être rétablis en Perse, l'intime union
« que la paix avait cimentée entre Votre Majesté Impériale et
« le grand monarque de l'Iran, mon souverain et aïeul très cher,
« excitèrent le génie du mal. Egarée par son influence funeste,
« une troupe de furieux osa commettre à Téhéran un attentat
« inouï, dont la mission de Russie devint la victime. Cet événe-
« ment déplorable couvrit d'un voile de deuil et d'une douleur
« profonde la maison royale et tous ses fidèles sujets. Le cœur
« juste et magnanime de Feth-Ali-Schah tressaillit d'horreur à
« l'idée qu'une poignée de scélérats pouvait d'une main vile et
« sacrilège rompre les liens de la paix et de l'union qu'il venait
« de resserrer avec le grand monarque de la Russie. Il me choi-
« sit parmi les princes de sa maison et m'ordonna de me rendre,
« sans perte de temps, dans la capitale de Votre Empire, per-
« suadé que ma voix, fidèle à la vérité, serait entendue avec bien-
« veillance par Votre Majesté Impériale, et que mes paroles ser-
« viraient à préserver de toute atteinte l'amitié qui unit les deux
« plus grands et les plus puissants souverains du Monde.

« Tels sont les vœux dont mon auguste souverain m'a chargé
« d'être l'organe. Daignez, magnanime Empereur, vouer à l'oubli
« un événement qui a été non moins vivement ressenti par la
« Perse que par la Russie elle-même. Que l'univers apprenne
« qu'au milieu d'une crise sans exemple, la sagesse des deux
« monarques et leur confiance réciproque surent conjurer immé-
« diatement tous les dangers, faire évanouir tous les soupçons,
« toutes les incertitudes, assurer enfin un dénouement conforme
« à tous les vœux.

« Quant à moi, choisi pour m'acquitter de cette mission dans
« une circonstance aussi mémorable, je me crois parvenu au

« comble de la félicité en paraissant en présence de Votre
« Majesté Impériale et en exécutant l'ordre que m'a donné mon
« souverain et aïeul, de consacrer tous mes soins à l'affermisse-
« ment d'une union perpétuelle entre deux grandes nations, que
« la Providence elle-même appelle à cultiver une amitié mutuelle
« et inaltérable. »

La traduction en langue russe de ce discours fut lue à haute voix par le conseiller privé Rodophinikine, puis Khozrew-Mirza s'approcha de l'Empereur et lui remit deux lettres : l'une du Schah, l'autre de son père, le prince Abbas-Mirza. Nicolas I^{er} les passa au vice-chancelier Nesselrode, qui les posa « sur une table préparée à cet effet » et qui répondit, au nom de l'autocrate, par le discours que voici :

« S. M. l'Empereur, mon auguste maître, me charge
« d'assurer Votre Altesse Royale que c'est avec les sentiments
« de la plus vive satisfaction qu'il reçoit les explications et les
« témoignages de regret que vous venez de Lui exprimer de la
« part de votre souverain. Son cœur magnanime ne pouvait
« qu'être saisi d'horreur à la vue d'un attentat commis dans le
« coupable dessein de désunir de nouveau deux puissances voi-
« sines, à peine réconciliées. La mission dont il vous a chargé,
« offre une nouvelle preuve de cette vérité. Elle doit dissiper
« tous les nuages qu'une aussi déplorable catastrophe pouvait
« amener dans les relations de la Russie avec la Perse. Votre
« Altesse Royale portera ces assurances à S. M. le Schah. Elle
« le convaincra de la plus ferme volonté de S. M. I. de maintenir
« la paix et de cimenter les rapports d'amitié et de bon voisi-
« nage, si heureusement rétablis par le traité de Tourkmant-
« chaï.

« L'Empereur m'ordonne d'ajouter, Monseigneur, qu'en vous
« confiant cette mission, le Schah ne pouvait faire un choix qui
« lui fût plus agréable. Vous trouverez, je l'espère, la confirma-
« tion de cette assurance dans les sentiments que je viens de
« vous exprimer au nom de mon auguste maître. »

Un interprète traduisit ce discours, cette fois en langue persane, après quoi Nicolas I^{er} prit Khozrew-Mirza par la main et prononça :

— « Je voue à l'oubli éternel le fatal événement de Téhéran. »

Le prince eut ensuite l'honneur d'une brève conversation avec l'empereur de Russie dans une chambre attenante, où il put présenter tous les dignitaires de sa suite et de l'ambassade au souverain ami, qui ne cacha cependant pas son indignation, à ce moment même, de la double politique des Persans, laquelle leur permettait, alors qu'ils lui envoyaient une ambassade avec un prince de sang à sa tête, d'entamer à Constantinople des pourparlers avec les ennemis de la Russie, en pleine guerre russo-turque.

Cette audience terminée, Khozrew-Mirza fut présenté à l'Impératrice dans la petite salle du trône. La souveraine se tenait devant la dernière marche, les dames d'honneur et les dames du palais à sa droite, les dignitaires de la cour à sa gauche. Le jeune ambassadeur fit trois nouvelles révérences et, à quelques pas de l'Impératrice, prononça quelques mots, déclarant qu'il était fier et se considérait le plus heureux des princes persans, puisque son sort lui permettait d'être connu de Sa Majesté et de lui transmettre tout le respect que S. M. le Schah ressentait pour Sa Souveraine Personne, comme pour un être des plus vertueux. L'Impératrice répondit qu'elle se réjouissait de l'invariable amitié de son auguste époux pour la maison régnante de Perse, et demanda à Khozrew-Mirza de transmettre son salut au Schah.

L'audience au palais d'Hiver avait duré deux heures. Le lendemain, le prince en obtint une autre, d'un caractère différent, au palais Elaguine, au cours de laquelle il demanda à l'empereur Nicolas Pawlowitch qu'il fit grâce à la Perse des deux « kourours » qui restaient à payer selon le traité de Tourkmanichaï. Le kourour valait deux millions de roubles argent, et le rouble argent valait, à cette époque, quatre francs français. C'était une somme. Le ministre des Affaires Étrangères lui répondit peu après que la Russie « avait manifesté suffisamment de tolérance après l'événement de Téhéran », et que ce n'était pas le moment de songer à de nouvelles condescendances. Tout de même, l'Empereur daigna reporter l'échéance du paiement des deux kourours à cinq années. Puis, quand il eut appris, sur ces entrefaites, que le Schah s'était décidé à prendre des mesures contre les assassins de Griboïédow, satisfait, d'autre part, de la loyauté constante d'Abbas-Mirza à l'égard de la Russie, Nicolas Pawlo-

witch fit cadeau à la Perse d'un kourour, le second devant être payé au bout de cinq années. Khozrew-Mirza n'avait pas perdu son temps.

Le général de Rennenkampf « dont la sollicitude et l'art qu'il apporta à remplir les fonctions qui lui avaient été confiées eurent l'honneur de recevoir la plus complète approbation de l'Empereur », reçut du monarque russe un nouveau gage de son estime : une riche tabatière ornée de diamants et du chiffre du Tzar, présent qu'avait précédé, pour les avantageuses frontières obtenues par lui pour la Russie, l'élévation à la dignité de Général de la suite de S. M. I.

Sa mission, toutefois, n'était pas terminée. A Saint-Petersbourg comme à Moscou, comme partout où l'ambassade avait séjourné, Khozrew-Mirza était toujours en route, visitant, recevant, fréquentant les théâtres. A Saint-Petersbourg, il fut aussi très vite populaire. « Une semaine et demie s'était écoulée après l'audience de l'Empereur, consacrée à des visites et toutes sortes de plaisirs de la vie de la capitale, et déjà Khozrew-Mirza avait réussi à attirer l'attention générale et à devenir le favori de la société et de la cour ». Les Russes, comme il était fils d'Abbas-Mirza, l'appelaient Khozrew Abassowitch. « J'étais hier chez Khozrew Abassowitch, écrivait le 16 août Constantin Boulgakow à son frère déjà entrevu. En parlant de Moscou, j'ai dit qu'après son départ on avait ressenti un vide, que tous regrettaient qu'il les ait quittés... » Puis ces mots, qui montrent combien le général de Rennenkampf était pris : « Ici j'ai fait la connaissance de Rennenkampf, qui ne peut toujours pas se libérer pour venir chez moi. » Le 19 août il reprenait : « Le bal chez les Potocky fut des meilleurs.. J'ai causé avec Mirza-Salekh, avec Semignot, beaucoup avec Rennenkampf, qui s'excuse toujours de n'avoir pu venir chez nous; chaque jour ils visitent quelque chose, ou bien ils vont au théâtre, dont le prince semble être un grand amateur... »

Le prince était invité aux manœuvres, aux parades, à diverses solennités, à des fêtes de société, aux chasses de la cour. Il visita l'Académie des sciences et des arts, l'Ermitage, la fonderie, l'hôtel des monnaies, l'arsenal, le corps des cadets, le corps des

ingénieurs de la marine et des Mines, l'amirauté et son musée, la Bourse, l'école d'escrime et celle d'équitation, la maison des enfants trouvés, l'Institut Smolny, les églises, et évidemment les théâtres. Khozrew-Mirza manifestait un grand penchant vers les sciences et un désir de s'instruire que semblait partager Mirza-Salekh. Quand il visita la cathédrale des Saints-Pierre-et-Paul, on voulut lui cacher les drapeaux pris aux Persans. « Ne m'empêchez pas d'examiner les trophées que nous avons perdus », dit-il. Quelqu'un lui répondit : « Vous pouvez vous consoler, vous en avez beaucoup pris à d'autres nations. » — « Mais peu des vôtres », reprit-il d'un ton grave.

Un jour qu'il se trouvait au théâtre, un peintre fit de lui un rapide croquis au crayon, puis, dans son atelier, transforma ce croquis en tableau dont il fit présent au prince. Khozrew-Mirza fut ravi et, ainsi que sa suite, poussa des cris de stupéfaction. De plaisir, les mirzas « caressaient leurs longues barbes noires et mettaient les doigts dans leurs bouches muettes d'étonnement ».

Le 11 septembre, le prince tomba malade : il s'agissait d'une inflammation intestinale. Le 24, C. I. Boulgakow écrivait à son frère : « Votre prince est toujours malade. Rennenkampf m'a dit que les docteurs eux-mêmes ne peuvent dire si la maladie durera longtemps; peut-être deux semaines, peut-être deux mois; et cependant, il serait temps de partir pour arriver à temps... » Temps de partir, cela signifiait qu'il fallait arriver au Caucase avant l'hiver. Mais Khozrew-Mirza fut hors de danger le 28 du même mois. Il prit congé de l'Empereur le 6 octobre, un dimanche. Nicolas I^{er} lui remit un aigle en brillants, sur un ruban bleu, pour être porté en sautoir, et une plume en brillants et émeraudes. L'émir Nizam reçut un riche poignard couvert de pierreries et l'Ordre de l'Aigle Blanc; on donna à Mirza-Massoud une bague de 6400 roubles; une de 5100 roubles à Mirza-Salekh; une autre de 3900 roubles à Mirza-Baba; à Hussein-Ali-Bek et à Fasil-Khan, une bague également, de 1.000 roubles au premier, de 800 au second, et on distribua 6.000 tchervontzy au reste de la suite (1). A Khozrew-Mirza et à l'ambassade, on donna pour

(1) Un tchervontz (des tchervontzy), pièce d'or d'une valeur de cinq roubles.

23.684 roubles d'étoffes et de fourrures; à la Manufacture Impériale de verrerie et de cristaux, ils reçurent pour 11.702 roubles 50 d'objets d'art, et pour 18 303 roubles d'objets du même genre à la Manufacture Impériale de porcelaines. Le Français Semignot fut fait chevalier de l'Ordre de Saint-Wladimir et reçut une pension secrète de 120 tchervontzy par an. Le voyage aller et retour et l'entretien de l'ambassade coûtèrent de plus, à la Russie, 20.080 roubles 71 copeks argent, 23.068 roubles papier et 5.651 tchervontzy.

Ces présents prouvent combien Khozrew-Mirza avait plu à l'Empereur et à Saint-Pétersbourg. De plus, il avait eu, dans cette capitale, comme à Moscou, un « beau geste ». Ayant appris, par le général Suchtelen, qu'y résidaient la veuve et les enfants d'un serviteur de Griboïédow tué au cours du massacre de Téhéran, il leur fit parvenir aussitôt une forte somme d'argent. Toutefois, Khozrew-Mirza, ordinairement d'un caractère égal, fut un jour de si mauvaise humeur qu'il donna des coups de poing sur une table en parlant à son trésorier Ali-Aschref-Bek, au poète Fasil-Khan et à un laquais. Le même jour, il voulut tenir rigueur au général de Rennenkampf, à qui il avait remis, de la part du Schah, les insignes de grand-croix de l'Ordre du Lion et du Soleil, et qui ne se présenta pas tout de suite devant lui après qu'il eut revêtu le grand cordon de l'Ordre. L'incident se termina rapidement, car le prince reconnut franchement son injustice. Au reste, quelque temps avant, après avoir visité la galerie des portraits de l'Ermitage, il avait commandé au peintre Hippius le portrait du général de Rennenkampf avec ceux du vice-chancelier, du ministre de la guerre et du général Suchtelen.

Maintenant, sur le chemin du retour, on attendait le prince à Moscou, d'où le chambellan Boulgakow écrivait à Rennenkampf, qui n'avait guère le temps de lui répondre. « Une lettre de Joukowsky, mandait A. I. Boulgakow à son frère... Mais Rennenkampf n'est pas aussi aimable que le barde dans le camp... il ne répond pas à mes deux lettres (1). »

Khozrew-Mirza arriva à Moscou le 24 octobre. Il y séjourna

(1) On sait que Joukowsky est l'auteur d'un poème fameux : *Le barde dans le camp des guerriers russes*.

jusqu'au 2 novembre. A cette date, A. I. Boulgakow nous raconte ainsi ses dernières heures dans la ville : « Le prince devait partir hier, tout était prêt, les chevaux commandés... » On voulut persuader Khozrew-Mirza « de rester pour le théâtre... mais Rennenkampf grognait : il fallait partir. Le matin, j'étais chez le prince; Youssoupow y arriva pour faire ses adieux, parla du regret général causé par le départ de notre hôte... Le prince se mit à parler avec les siens, et enfin ordonna de me dire qu'il se décidait à rester, qu'il serait à six heures chez moi pour prendre le thé, qu'il irait après au théâtre, et qu'ensuite, dans la nuit, comme ils l'avaient fait à Pétersbourg, ils se mettraient en route; et que j'aille chez Rennenkampf pour arranger cela. Le baron (1) commença de nouveau à se fâcher; je lui prouvai qu'il n'y avait aucune différence à partir à trois heures pour passer la nuit à Podolsk, ou à onze heures pour y passer également la nuit; que la route était très bonne, juste à point pour les traîneaux. Rennenkampf approuva, et c'est ce que je transmis au prince... Dans la soirée... le prince se mit à jouer aux échecs avec Youssoupow, la jeunesse dansa au son du clavecin, et nous, les plus vieux, nous dansâmes aussi, Rennenkampf, Obriezkw et moi... » Un peu plus loin, il dit à son frère que Rennenkampf « fut étonnamment gentil » avec lui, qu'il lui estima l'acier de damas qu'il avait reçu du prince, etc.

Le 29 novembre, il écrivait encore à son frère : « J'ai reçu une lettre de Rennenkampf, de Woronège; elle m'a inquiété. Khozrew a de nouveau la maladie de Pétersbourg et les docteurs ont été obligés, pour son salut, d'avoir recours à de forts procédés : on lui fit une prise de sang de six-cent-quinze grammes et on lui posa au ventre quarante sangsues. Le 21, le danger fut écarté et Rennenkampf supposait, le 26, faire partir le prince pour le long voyage. D'après ses paroles, il a beaucoup maigri et se trouve dans une grande faiblesse; il parle tout le temps de Moscou, il a rappelé plusieurs fois notre soirée et ordonné de nous transmettre beaucoup de salutations. Rennenkampf ne sait pas comment il traversera les montagnes du Caucase à cheval... »

Ainsi le général de Rennenkampf pressait le voyage, et non sans raison. L'hiver ne permettait pas de franchir les montagnes, d'autant plus à une mission aussi nombreuse, toute à cheval et composée d'hommes si peu guerriers. Certains documents font actuellement absolument défaut (1), et il nous est impossible de dire quoi que ce soit sur la deuxième partie du retour de l'ambassade persane. Toutefois, d'après une lettre du général de Rennenkampf au général Suchtelen, nous pouvons admettre qu'en fin de compte le prince passa l'hiver à Tiflis, avec sa suite, car c'est le 12 mars 1830 que le général quitta cette ville pour accompagner l'ambassade jusqu'à l'Araxe, rivière dont une partie du cours forme la frontière russo-persane.

Toujours d'après le général de Rennenkampf, qui le raconta à A. I. Boulgakow en décembre 1830, — il avait entre-temps entrepris quelques expéditions victorieuses, — nous pouvons ajouter que Khozrew-Mirza jouissait de la plus grande faveur du Schah, après son retour de Russie. « La nuit, il raconte à son grand-père tout ce qu'il a fait, vu et entendu ici. Le Schah lui a donné pour femme sa cousine et le couvre de beaucoup de caresses; il lui a permis d'arranger sa maison à l'européenne. Rennenkampf dit qu'on se souvient beaucoup de moi et qu'on m'aime... » A. I. Boulgakow ajoutait, ce qui donne une idée des difficultés du passage du Caucase à cette époque : « Le pauvre Rennenkampf a été pillé en chemin par les montagnards, de sorte qu'il a été obligé de se refaire ici (à Moscou) une garde-robe entière. » Le général Abkhazow confirmait : « Le général de Rennenkampf a perdu tous ses serviteurs et ses équipages, pour une grande somme d'argent. Les Zakoubintzy (tribu insoumise) ont attaqué ses chargements près d'Alexandriskaïa, ont battu ses gens et tout pris. Il se trouvait en avant et a échappé à l'emprisonnement ou à la mort. »

La destinée de Khozrew-Mirza fut différente de celle qu'il était en droit d'espérer. De retour en Perse, il se joignit au parti de son frère Djekhanghir-Mirza, troisième fils d'Abbas-Mirza, parti adverse de son frère aîné Mamed-Mirza, successeur désigné par

(1) C'est-à-dire le général de Rennenkampf, à qui ce titre était donné de préférence à celui de seigneur.

(1) Comme, par exemple, le journal privé du général de Rennenkampf, qu'on ne peut consulter et dont on ne saurait actuellement obtenir copie, attendu qu'il se trouve aux Archives de Tambow.

le Schah en cas de mort d'Abbas-Mirza. Quand ce dernier mourut, Mamed-Mirza emprisonna par ruse ses deux frères. Le Schah, fort ébranlé par la mort de son fils, craignit le pire pour ses deux petits-fils et ordonna à Mamed-Mirza de leur rendre la liberté. Durant les pourparlers, le Schah mourut. Avant de lui succéder, Mamed-Mirza eut à lutter contre soixante prétendants au trône, mais soutenu par la Russie et l'Angleterre, son pouvoir fut raffermi. C'est alors qu'il s'occupa de ses deux frères prisonniers. Il les fit aveugler et les remit en liberté après les avoir dotés de domaines où ils finirent chacun leur vie, entourés de leurs familles. Khozrew-Mirza avait été emprisonné en 1833. Il mourut à l'âge de soixante-deux ans, en 1875.

Quant au général de Rennenkampf, après avoir reconduit le prince et avant d'entamer une nouvelle campagne, il poursuivit ses recherches sur les dialectes orientaux, selon le désir que lui avait exprimé Alexandre de Humboldt, qui était aussi l'ami de ses deux frères, Gustave et Alexandre, comme nous l'avons vu. A cette époque, Alexandre de Humboldt entreprenait son grand voyage dans l'Oural et l'Asie centrale, voyage qu'avait amorcé Alexandre de Rennenkampf, sur les désirs de l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, en 1811. Au cours de l'année 1830, commandant toujours en Caucase, Rennenkampf y conquist brillamment la région nommée l'Osséthie. Il se trouvait en congé en Courlande quand éclata l'insurrection polonaise, mais il sut se rendre utile immédiatement et se signala à Polantchen et dans le gouvernement de Kowno. A l'issue de cette campagne, il fut choisi par les Cours de Russie, d'Autriche et de Prusse pour être leur Commissaire militaire à Cracovie, en même temps que le chef des forces de cette ville. Il poursuivit sa carrière comme collaborateur de Paskévitch en Pologne, prit le commandement de la 1^{re} puis de la 19^e division d'infanterie et fit preuve d'une valeur peu commune, d'un cran et d'une activité exceptionnels au Caucase jusqu'en 1844, remportant plusieurs victoires sur le célèbre Schamyl.

A cette époque, il était Général-lieutenant, grand-cordon de l'Ordre Impérial de Sainte-Anne, chevalier de l'Ordre de Saint-Georges, grand officier de l'Ordre Impérial de Saint-Wladimir, etc., l'Empereur l'avait comblé de cadeaux et de richesses quand il fut victime d'une intrigue monstrueuse dont l'auteur était le mi-

nistre de la guerre lui-même, comte Tchernitchew, un panslaviste aussi « enragé » que son cerveau était étroit, à ce qu'on assure. Outrageusement autant qu'injustement calomnié, le général de Rennenkampf fut révoqué de son commandement, rappelé à Saint-Petersbourg, destitué, ramené au rang de simple soldat, et chassé de l'armée. L'affaire eut d'autant plus d'éclat qu'à cause « de ses glorieux faits d'armes et de sa loyauté, il était partout estimé et de tout le monde ». Il montra alors la force de caractère qui l'animait. Il vécut dans l'ombre jusqu'en 1849. A cette date, la guerre de Hongrie éclata. Pawel Iakowlévitch supplia l'Empereur de lui permettre d'y prendre part en qualité d'engagé volontaire et dans son rang de simple soldat. Nicolas I^{er} le lui permit, et même le nomma sous-officier. Il avait à ce moment soixante ans, mais il fit toute la campagne et s'y distingua tellement qu'en quelques années il reconquit peu à peu tous ses grades, tous ses titres. Il devait se couvrir de gloire en Crimée, à Malakhov, à Sébastopol, qu'il défendit héroïquement. Déjà pour la traversée du Danube, l'Empereur lui avait rendu son titre de général-lieutenant et tous les Ordres dont il l'avait autrefois revêtu; il l'éleva à la haute dignité de grand-cordon de l'Ordre Impérial et Royal de l'Aigle Blanc, en décembre 1855. Le général s'éteignit deux ans plus tard, à l'âge de 67 ans, et fut enterré au cimetière luthérien de Wolkow, à Saint-Petersbourg.

JEAN SAVANT.